

Un nom

...donc allions être mis au monde. Ou bien est-ce le monde qui serait projeté dans nos yeux ? tu allais poussière dévorer la poussière. "Tu" allait à douleur te faire naître tout au long d'une vie. Ce serait la confusion originelle qu'ordonnerait le langage. Un mot pour chaque chose, et chaque chose en son mot. Nommer. Je, pré-nom. Maman, le Nom, le nom unique, le nom moi-je qui peu à peu allait s'effacer pour laisser place au nom du Père, le nom dit de Famille, nom d'héritage, celui qui pour l'aîné des mâles est chez nous dispensé de prénom. Nous incarnons le Nom par intromissions, insinuations, glissements, affaissements, fractures décisives, rupture avec maman, mise en présence du monde, poussière qui existe distinguée de parmi les poussières par la conquête du premier collier, nom, prénom, la laisse qui nous retient, attachée à la Maison. Torrent entrera fleuve tranquille dans le lac. Mais tu es le courant furieux qui dessous traverse et se précipite encore boueux de l'origine dans les sels étrangers qui se vont mêler, dissoudre,

éparpiller, tu n'es plus, tu ne seras plus qu'une goutte, une poussière d'eau, dans la lourde masse qui inonde le monde.

Avance, qu'ils disent. On te chahute. On te dérange dans ton sommeil. Dans ta méditation. L'école. Le lycée, la fac, la caserne. Avance donc.

Attends, mais attends donc ! Je n'ai pas encore compris !

Non ! Avance ! Plus tard. Plus tard tu comprendras.

Je, il voudrait bien s'arrêter sur les pages d'un livre. Stationner deux cents pages de suite, dans la conversation avec un être choisi et qui n'exige aucune réponse. Pas la réponse, la bonne réponse, la seule, ici, maintenant, tout de suite. Lorsque tu voudras, si tu le veux. Tu réponds, tu ne réponds pas. À ta façon. Tu approuves, tu refuses, tu modifies : à ta convenance. Il résiste, mais à ta guise, tu réponds, tu passes ton chemin, tu reviens, tu remets en jeu ce qui était échu. Tu dormirais dix pages si tel était ton bon plaisir. Tu es le roi. Tu vibres cette phrase, te gargarises de ses sons, tu adores ce mot, craches cette brindille qui te gêne. Ton choix. Mais non. Avance. Mais avance ! On te pousse, te heurte. Mais avance donc ! Tu vois bien que tu encombres ! Cache ton bouquin. Pas sérieux. Le vrai monde. La vraie vie. La réalité. Le vrai vrai, hé ! ouvre donc les yeux. Justement j'essayai, avec le cric des mots. Construire le regard. Le sens des choses.

Tu plaisantes ? La réalité te bondit au visage. Tu ne crois pas qu'on va te laisser

faire le tri, tout de même ? C'est la réalité, voyons ! Pas la citation choisie, ligne 33, page 105, claire, précise, si agréablement formulée ! Non, tu prends en bloc, en pleine gueule, la réalité massive, tout compris. Faire semblant. Réalité. Pas comprise, ou si peu. Massive, complexe, asphyxiante comme la vague géante qui t'engloutit. Faut s'y faire. La vie des poissons, dedans. Un peu d'oxygène ? Tu te fabriques des branchies, ou un tuba. Tu fuis dans le sommeil, quand c'est possible. Tu rêves que tu es englouti, que tu fabriques des branchies, tu étouffes, tu fuis le rêve qui te hurle aussi : "Avance !". Insomniaque. La réalité gagne. Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on t'avait attendu pour refuser ? Nous en avons maté d'autres, crois-moi. Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait te laisser sur le bord de la route pour batifoler dans l'herbe, faire la sieste au soleil, la sieste à l'ombre, selon saison ? Sur le bord de la route, si c'est ton choix, nous on veut bien. Mais t'oublier ? Non. Il faut que tu avances. Sur le bord de la route, c'est encore plus difficile : les mottes, les trous, les ronces, les rocailles, les fils de fer barbelés... Mais tu choisis. Il faut que tu avances, c'est tout. Nous pourrions nous passer de toi, ne va pas croire. Pas indispensable. Seulement tu es ici, il faudra être là demain. Si nous te bousculons, ce n'est que pour le principe. Ton bien. Ils aiment bien dire : "C'est pour ton bien." La réalité, la vie. Avancer, parce que c'est dans le programme. C'est simple, non ? La naissance, la vie, la mort. Point.

Simple ? Oui, si on veut...

S'installer dans le sommeil, raciner dans la nuit d'avant, pleine de lueurs et de doux frôlements. Entrer dans la nuit totale, s'y encoconner, s'inclure dans la continuité, ne plus ressentir l'angoisse du vide, de la chute – vers où ? La nuit. La nuit qui se poursuit, un sommeil autre, s'y établir sans rêves, recroquevillé, puis laisser se défaire tous les nœuds, n'être plus qu'une flaque dans la chaude mer des Caraïbes, un peu de sel dissout dans l'infini de l'eau salée. Être devenu le sommeil. Tentation de lâcher prise, d'éclorre au rien, de croquer Chronos, de s'ensevelir dans la durée incommensurable, de n'avoir plus jamais froid, plus jamais chaud, n'avoir plus à naître à demain. Et puis sur la lèvre la blancheur caressante, le liquide de vie et la chair de tendresse : ouvrir les yeux, avaler glouton encore une part petite de la vie. Et puis trop tard : tu t'es laissé naître, tu trouves le sein, le pouce, et tu occupes de ton cri l'espace interstitiel. Le monde est froid, le monde est dur, je me heurte, je suis de chair, je suis de contacts, j'existe. Je est là, ce devrait être moi. Moi, le prénom. Déjà. Je le pré-nom, et puis la Mère, le Père, la Famille. Encore. Avance. Allez, allez ! Allez, avance !...

J'étais dans le néant, je n'étais rien, et voici que j'étais. J'étais quelque chose en ce point zéro qui est un équilibre entre le vide et la matière, qui amorce la prolifération, nucléaire réaction en chaîne qui ouvre sur l'infini impensable, la trajectoire immobile décrite à la vitesse des planètes

dans les inconcevables gravitations des constellations au cœur des plus lointaines nébuleuses. J'étais ce point de poussière que le hasard balaie, que le hasard met en lumière, et qui s'agite un instant dans le lent tourbillon illustrant le calme après-midi d'été dans le rayon qui perce l'ombre bleue d'une chambre close. Je ne serai qu'un minuscule grain de poussière parmi les multitudes infinies des poussières de l'univers. Mais ce pourrait être une belle aventure que d'être ce fragment d'un grain de poussière ; d'être l'éblouissante conscience de cette particule infime. Belle aventure... L'aspiration du champ toujours ouvert des possibles... On aurait gagné. Nous annoncerions un jour meilleur et un lendemain brillant et doré comme un raisin mûri à point dans la lumière d'un soir clair de septembre. Un printemps qu'un peuple chanterait, un peuple qui croirait encore très fort aux mots de sa chanson. Nous serions en train de naître.

Explorateur des dessous, contraint à la recherche du centre de gravité absolu qui a laissé sur ton ventre la cicatrice ronde comme le "o" d'origine, contraint au vertige de l'équilibre précaire : d'un côté l'absence à combler en s'enfonçant toujours davantage dans l'inconnu, dans l'inexorable écoulement du temps qui te façonne un corps nouveau, des yeux neufs, un cerveau que peu à peu une clarté solaire pénètre ; de l'autre le territoire déserté qui rassure par la monotonie du connu répétitif, mais se creuse d'un manque envahissant, grain à grain continûment écroulé comme la

dune en marche sur le nu du sable stérile. Avance, je te dis, avance ! Une ombre déjà te poursuit, dont tu ignores encore le nom. Elle est le froid, l'immobile total, tu le sais d'un savoir inexplicable, et à la morsure dans le ventre de la terreur d'être rejoint s'ajoute l'angoisse de toujours entrer dans les espaces à décrypter.

Pour la durée, tu la joues aux dés, toujours pipés. Tu es libre, libre de ton geste, pas davantage. Que tu sortes trois as ou trois six, ton compte est bon quoi que tu fasses. On ne rejoue pas, ou alors pour la frime, "pour du beurre". Ou, d'abord, pour du pain. C'est comme ça. La réalité. Dur. Consistance de pierre. Tu vas finir par comprendre, dis ? Tu peux jouer, tu peux rêver, mais silence et avance. Enlève ce cordon autour du cou. Ne soit pas si glouton. Ne mords pas le sein qui te nourrit. Plus de sein. Séparation. Des années à chercher réparation. Séparation. Plus de rêve. Plus de silence. Tais-toi. Et avance. Séparé.

Nous n'étions que deux infimes cellules. Bientôt tu seras séparé. Déjà l'odeur de sang, déjà l'odeur de mort. Cours ! Cours ! Petit d'homme ! Tu ne saurais que ramper. Glisser sur ta peau contre des épidermes glaireux. Te voici en trop, te voici ordure éjectée. Décharge aller. Décharge au retour. Tu étais trié, jaugé, course éperdue au but unique de survivre. Puis l'épreuve de l'attente, station orbitale en apesanteur, fulgurance d'un retour brutal, tapé sur les fesses, lavé-séché-emballé pour paquet-cadeau, bandé, langé, présenté en vitrine

berceau, plissé, rougeaud, étonné, indifférent, à boire à grands cris, à dormir dans la fuite, silence. Où est la musique complexe des eaux, les pulsions du sang qui rythmaient dans la caverne le sommeil, la voix lointaine familière et celles qui faisaient échos dans ta chair, la forte parole qui t'appartenait ? Elle disait les jours, cette voix, elle mesurait les éveils et meublait des rêves. Elle n'aurait plus jamais ce timbre voilé, elle crie, elle te bouscule : Cours, cours petit homme ! Il est le temps de ta naissance. Échu le billet de logement. Te voici errant. Sans domicile fixe désormais. Locataire à titre très provisoire, sur deux semelles de terre. Glisser, ramper, s'asseoir, se dresser, vaciller, trouver son assise, son socle de statue, debout et bredouillant "maman", petit d'homme enfin regardant en face le monde, posant un pied devant l'autre, et nous voici parti pour ce steeple épuisant entre une cavité d'utérus toujours en vain revisitée et celle du tombeau qu'un jour sur nous on obture.

Ta terre ? Ton territoire ? Tu t'illusionnes. Que maîtriseras-tu, hors quelques mots ? Lambeaux. Bribes de sons, bribes de mots, bribes de phrases, bribes de discours, – construire le monde lettre à lettre, mot à mot ? Allons donc ! Même tes rêves t'échappent, surgis de tu ne sais où, à bercer ou à bouleverser. Tu hurleras dans ton sommeil d'images venues d'un ailleurs, de dedans ou du noir de l'ignorance. Le temps ne passe pas, nous passons. Le temps qui passe est illusion, tel le soleil

qui ne se lève ni ne se couche, tandis que nous circulons sur notre roc devant lui, venant de la nuit et, au bout, replongeant dans la nuit. Ton territoire roc errant dans l'espace infini.

Cours, cours ! petit d'homme ! L'alerte. L'orage qui vient. Le courant qui t'emporte et te heurte à la rive. Accroche-toi. Ne t'accroche pas. Reste dans le courant. Refuser ? Cours, cours petit homme, cours vers l'embouchure. Il est temps. Ta voix écho te l'ordonne. Conserve ta caverne. Garde la nuit. Cours vers le jour. Le flash. Les brutes qui te manipulent, te roulent, te renversent, te couvrent de tissus secs, rêches, râpeux. Où est mon eau ? Ma douce paroi glaireuse ? La caresse tiède des intérieurs longuement médités ? Avance. Dehors, éjecté, ou bien l'inexorable sentence. La vie dehors ou la mort dedans. Le sang, la mort qui te suit. Déjà elle te guettait depuis des mois, elle ne sera jamais loin, à rôder, le rendez-vous est pris. Viendra bien le jour où tu te lasserai d'avancer...

Flash ! Tu te réveilles. Les yeux qui s'ouvrent sur du feu. Le soleil que tu vas adorer te dévore. Une mer qui te prend, te rejette, comme un ventre. Le roc qui t'écorche, le sable qui croit te cajoler. Territoires provisoires. Un errant que n'accompagnent que ses déjections. Un petit animal sauvage que l'étape initie d'appriivoiser un peu. Tu joues sur ton théâtre. Le rôle te contraint. Qui met en scène ? Tu décides, tu te soumetts. Lutttes obscures. Ma vie. La vie. Possessif, indéterminé.

...d'un âge sans mémoire

Alternés. Un peu de l'un, un peu de l'autre. Ah! Oui, un peu d'une autre... comme un souvenir. Douce blancheur d'un sein. Retrouvailles. Ce serait près d'un ruisseau, une cascade, un trou d'eau claire... Elle aurait les grâces de l'avenir, les promesses de la fusion en l'unique, le rire de la certitude. Une Nausicaa miraculeuse. Le cadeau bref du retour à l'origine. Toujours coupé. L'eau douce s'écoule et s'engloutit dans l'abîme du sel. L'amer vineux de l'océan l'emporte. Avance. La vie. Une vie. Fragile feuille de mica coincée entre deux chaînes de schiste. Ta vie...